

UNE TORNADE

Elle bifurqua. Le vent sifflait à ses oreilles maintenant, il balayait la rue, en poussant les feuilles mortes devant elle. C'était le premier jour, elle se rendait au bureau. Elle avait pris un petit boulot merdique, oui, mais c'était mieux que rien ! Et puis il fallait le dire, au point où en étaient, les choses, elle aurait pris n'importe quoi, pour garder un semblant de dignité. Elle avait perdu ses illusions sur la reconnaissance du mérite. Le monde professionnel ennoblissait rarement l'Homme ; mais c'était encore plus vrai à l'heure actuelle. Il y avait des idiots, prêts à tout pour justifier la domination des uns sur les autres. Ils appelaient cela une sélection « naturelle », comme si la compétition économique, dans le monde moderne, avait nécessairement trait à la survie... N'empêche ! Ces idiots commençaient à lui tanner le cuir : après avoir mystifier les beaufs, ils transformaient la société en cloaque.

La cuillère tinta dans la tasse, Eugène en avait fini avec son café. En face, Tristan finissait sa pêche melba.

- T'as vu la nouvelle qu'ils ont pris au service d'accueil ?

- Ouais, tu parles ! Encore une qui finira par porter les tasses et lever les jupes...

- Surtout avec le gros Louis...

- Il s'en sélectionne toujours des girondes qui n'ont plus grand chose à perdre, lui...

- Ha ! ha !

- Celle-là, ma foi ! je ne sais pas comment elle danse, mais elle a assez de relief pour s'y pendre !

- Hé ! hé ! si elle veut conserver sa place quelque temps, il faudra bien qu'elle partage...

- Oui, oui, je crois ça, et de savoir recevoir les compliments en temps utile par exemple !

- Ha ! ha !

C'était des hommes, des « vrais » : en libido, s'entend ; du genre qui parlaient facilement des femmes, à la mode tartare, quand ils ne montent pas en groupe, eux-même ! Dans le fond, cette pause repas, ils l'appréciaient aussi pour ça : se laisser aller, confortablement assis, à parler de tout et de rien, sans risquer grand chose, avec leurs fantasmes exposés à l'air libre, enfumé, dans la chaleur du verre et de la chère.

- Il paraît qu'elle est diplômée de l'université ou quelque chose comme ça, tu vois ! ...

- Ah ! Ouais ? Tu parles : le prodige ! Cela ne veut plus dire grand chose. En sortant de cette fabrique à titres, qu'ils l'aient ou non leur papier certifié, après il faut tout leur apprendre, de A à Z, pour travailler, quand ce n'est pas à lire et à compter, tout simplement. La plupart, ils ne savent que se faire plaisir si tu vois ce que je veux dire !

- Et à faire les malins...

- Et encore ! Ils ne savent même pas s'y prendre !

- Ha ! ha ! Tiens ! c'est bien vrai. En parlant de ça, plus près des pieds que de la tête, l'autre jour, j'en ai vu un de ces niais s'en prendre une bonne : il pédalait à côté de son scooter pour aller plus vite, mon vieux ! ... Résultat, il s'est mangé un trottoir en face, au premier rétrécissement, et le bus, derrière, a failli lui passer dessus en prime. C'était quand même dommage pour la pizza !

- Ha ! Ha ! c'était presto gamelle, je sers plus vite !

Quand les deux hommes eurent fini de relever la misère morale chez les autres, ils avaient passé en revue moult occasions de s'en réjouir : après tout, il y avait beaucoup plus mal loti qu'eux !

- Quand même ! ces diplômés qui prennent tout et n'importe quoi, au rabais, c'est un problème : cela ne laisse guère de chances à ceux qui ont juste le niveau.

- Tu crois ça ? Hé bien ! non ! D'abord, seuls, les gagne-petits vont accepter n'importe quoi, et puis après ils n'ont que ce qu'ils méritent, du moins ceux qui veulent bien travailler... Deuxièmement, il y aura toujours des petits boulots qui servent à tout le monde, dont la société a besoin, et c'est du pain béni pour les cloches !

*

Dans la salle où les ordinateurs chauffaient, l'ambiance était feutrée et la lumière, tamisée. À la porte, appuyée au chambranle, un gobelet à la main, une employée dissertait auprès de son homologue, plus en retrait, dans le couloir. Adeline, envoyée photocopier un

rapport pour le service des ressources humaines, percevait l'essentiel de leur conversation. Elle stationnait dans un réduit contigu. Une des deux femmes, presque une adolescente, acquiesçait à tout et riait de tout, comme les oies... Après les considérations générales et un topo sur la mutuelle maison, les voilà qui embrayèrent avec les inévitables potins ; tout cela sous le regard atone des caméras, installées depuis quarante-huit heures, et sans faire lever alentour un cil ! Adeline n'en revenait pas de tant de désinvolture. Il est vrai que dans ces bureaux, jusqu'à maintenant, il n'existait pas de contraintes usinières, soi-disant ; mais qui sait ce que réservait l'avenir, avec ces mouchards partout... Après tout, les grands coups de vent qui balayaient la « haute atmosphère », ne pousseraient pas que des feuilles mortes sur le trottoir, et cela viendrait soudainement, si on le préparait longtemps à l'avance, ce genre d'exploits... Alors, valait mieux ne pas se faire remarquer pour rien, pensait, Adeline. La grande blonde qui faisait cariatide, était bien délurée. Elle tenait apparemment la chronique intestinale :

- Tu sais quoi ! Marc, du service courrier, le caniche à l'intendance, celui qui se croit irrésistible avec sa belle gueule et ses frisettes, hé bien ! Isabelle l'a séduit pour voir...Laisse tomber ! Il n'a pas une once d'esprit et ne pense qu'à la fourrer : le genre obsédé, quoi ! Et il deviendrait violent, d'après...

- L'animal complet, alors ? Quelle horreur ! ...

- Oh ! puis tu sais ! la nouvelle, celle qui fait la bonne à tout faire à l'accueil, hé bien ! il paraît que c'est une grosse tête : bac plus dix ou à peu près, et elle se contente de ça. Je me demande pourquoi elle a fait des études alors. Elle aurait pu viser plus haut quand même ! Dans le fond, ils vont peut-être la caser ailleurs après son rodage...

- En plus, elle doit être payée à coup de lance-pierres...

- Encore heureux qu'elle ne travaille pas pour la gloire ! Au service compta, ils utilisent régulièrement des stagiaires pour faire les opérations courantes, et ils peuvent en trouver tous les mois !

- C'est pas décent, ce dumping social ! Après toi, si tu la ramènes, je te dis pas comment tu es reçue !

- Si c'est avec le Pinsec, il y a toujours un truc à faire, c'est d'arriver en minaudant et de lui accorder un petit extra dès qu'il s'avance...

- Oh ! Dis donc ! comme tu y vas...

- Bof ! tu sais, avec lui, tu peux te contenter de laisser faire, il fait sur lui rien qu'en te pelotant ...

- Mais tu as déjà essayé, ma parole !
- Oh ! non, pas moi, spécialement, mais j'en ai entendu parlé, il préfère avec des bas, en te léchant, et il ne se déshabille même pas !
- Beurk ! Qu'est-ce qu'il est laid, je le vois pas m'y mettre les pinces...
- Hi ! hi !

La revue continua ainsi sur les appariages éphémères, et Adeline, peu réceptive, retourna à sa rêverie. Dans son coin, elle ballottait sur l'onde d'un trouble diffus, et ce n'est pas la rencontre prévue ce soir, qui y mettrait bon ordre.

*

Ils riaient bien. Le « Zorf » et Louis Le Pinsec : le DRH. Le « Zorf », c'était le surnom du patron de la boîte qui faisait dans les assurances. Le « Zorf » était de la race des épaulards, chassant le gros poisson aussi bien que le menu fretin, avec son stick de prospecteurs. Du moment qu'il y avait assez de filets à tailler et à mettre en conserve, il était prêt à tout négocier, même sur le lit de mort... Faut dire qu'il s'en tirait pas mal avec ses contrats, et les étages supérieurs de la pyramide appréciaient le courant continu qu'il envoyait à la pompe à finances. Le « Zorf », il savait aussi rire de tout, en battant froid, et il adaptait son jeu à toute évolution, dans n'importe quel domaine...

- On a fait une bonne affaire avec cette petite lapine de la zone, je crois. Elle a du caractère, de la sensibilité et encore des illusions : à cet âge-là, comme tous les gens de son espèce, quand on sait s'y prendre avec eux, on en fait de bonnes cordes... Il suffira de la tendre un peu pour en tirer le meilleur son, et même, elle vous étonnera, mon cher Pinsec ; ceci dit sans vouloir vous faire la leçon !

- Oh ! Monsieur, je le prends ainsi, elle est en « cabine d'essayage » pour le moment, mais c'est un pion en réserve. En fait je prévois de la faire monter à l'étage, il se pourrait qu'elle convienne à d'autres tâches...

- Où ça, dites-moi ?

- Au contentieux ou chez les rédacteurs...

- Faites attention, mon cher Louis : qu'il y ait des ajustements à faire quelque part, je n'en disconviens pas, mais mettez-y les formes... Que celle-ci, on ne la voit pas aussi comme une de vos protégée, vous les exposez salement ! On se comprend ? ...Par contre, il faudrait faire le ménage au secteur veille et marketing : j'en ai marre de ces deux cons : ils roupillent après bouffer, c'est une règle,

et cela ne fait pas de repères, surtout avec les NTIC ! Il faudrait prendre des jeunes « Fifis » quelque temps, en double avec eux, et en profiter pour numériser toutes nos archives, après, hé ! hé ! on trouvera bien une oubliette ! ...

- Ha ! ha ! cela ne sera pas si dur, ils ont déjà une mentalité casanière et plongeraient tout habillés pour se faire oublier !

- C'est des boulets, ces ronds-de-cuir de l'époque ramollo, avec eux, on serait encore en train de mâcher du papier buvard ! ...

Décidément, il y avait de la rumba dans l'air. Comme il disait, Le « Zorf » aimait bien jouer aux quilles avec ces « chiens » qui cherchaient l'assurance tous risques, et il s'accordait autant de coups qu'il fallait ! ...

Là, dans l'eau du lac, Germain se mirait. Pensif, il passait au travers des apparences. Il tenait encore son « réveil » à la main. Ce campos, prévu de longue date, était gâché, définitivement gâché... Il préféra ranger ses cannes à pêche tout de suite. Certes, le père Fratousi n'était pas son père, et il n'éprouvait guère de sympathie pour lui ; mais tout de même, il était le beau-père de ses demi-sœurs : cela n'était pas si anodin ! En plus, finir ainsi : pétrifié dans une bétonnière, quelle mort horrible avait-il eu ! Il l'apprenait maintenant, une fois les obsèques passées, et en concevait une vague tristesse, teintée de dépit : même à ce moment tragique, sa belle-mère Bianca avait maintenu l'ostracisme... Pourtant Marie ou Christine auraient pu le prévenir. Ces dernières années, il avait dû recevoir de leur part, en tout et pour tout, trois ou quatre cartes pour les fêtes et quelques courriels convenus... Ne voilà-t-il pas qu'une de ces deux « oubliées » l'appelait maintenant à la rescousse, pianotant sur leur fraternité d'enfance, excitant sa nature de justicier ! Et pourquoi donc ? Bougre Dieu ! Rien moins que d'éventer les dessous d'une sale affaire, d'un meurtre peut-être. Cela en avait tout l'air en tout cas : difficile de croire qu'un homme coule de lui-même dans le béton, surtout quand il commande de le faire couler... Ainsi il n'avait pas la garantie d'échapper à des complications : même avec de gros moyen ! Germain rangea son attirail dans le coffre de la voiture. Un voyage était dans l'air. Oui, bien sûr, il allait agir et d'abord, passer au bureau : il y avait deux ou trois choses à regarder que ne regardaient que des initiés, et qui n'étaient pas stockées dans ses mémoires... Cela attendrait bien un jour de plus. Peut-être aussi, qu'il devrait

mettre d'autres gens dans la confiance, à commencer par Norbert, son équipier.

*

Ils arrivèrent dans la soirée en ville, juste sortis d'une réunion de travail au Q.G.. Ils n'avaient pas mis longtemps à descendre de Paris et tant pis pour les radars : le taulier en ferait son affaire, cela importait peu pour la discrétion ! Parce qu'il faut le dire : ils débarquaient sans tambour ni trompette, en double et en mission. En fait l'atmosphère était plutôt malsaine dans le bled et pas que dans l'air et sur les chantiers de construction... Qui plus est, la flicaille locale, faisait mal son boulot et orientait l'enquête vers un conflit interne à la profession, mais il y avait mieux... Le taulier s'était laissé convaincre sans problème au vu de quelques éléments, provenant de la brigade financière. Sitôt dans les boulevards, ils foncèrent directement au domicile de la « cible » qu'ils avaient fixée. Ils comptaient se mettre en planque jusqu'au petit matin devant chez lui pour vérifier une information toute fraîche... Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Ils avaient à peine déballé leurs sandwiches qu'ils le virent sortir, la tête baissée, et se mettre au volant de son coupé sport.

- Merde alors ! pas moyen de casser une graine...

Germain avança une clope au bec de Norbert :

- Pleure pas, Nono ! N'y pense pas et colle- moi au cul de ce gus ! Je n'ai pas envie de rater son prochain rendez-vous...

- Il a l'air pressé !

- Tant mieux ! On perdra moins de temps.

Les voitures se faufilaient entre les camions. Les feux farcissaient les langues de bitume et rien n'était moins fraternel, malgré l'approche des jours de fête. Toute cette frénésie était plutôt un barbecue géant où fondaient, dans des coulisses reptiliennes, l'idée même d'une considération attendrie. Germain se demandait bien ce que foutait, ce type avec sa belle-mère. Ce nouveau mari était un redoutable escroc, mêlé à des trafics en tout genre qui débordaient sur des règlements de compte politiques, pas une fréquentation de tout repos ! Il fallait espérer qu'elle en sache le moins possible, cette pimbêche ! Norbert tapota son volant, irrité par les à-coups de la circulation, il peinait à suivre le coupé sport :

- Qu'as-tu ? Tu perds ton self parce qu'il te promène ?

- C'est une vraie anguille, ce type, et je te signale qu'il a de la ressource sous le capot, au cas où tu l'ignores...

- Je sais bien et crois-moi, il en fait délirer d'autres et pas que sur la route !

*

Mardi soir, la brume échenillait la banlieue. En ce jour crépusculaire, jour sans saveur, une voiture s'arrêta à trois pas de la place de la République. Un homme en complet sombre s'en extirpa. Il longea des barres d'immeubles, sales, et se dirigea au-delà, vers la tour qui jouxtait la place, celle de la compagnie d'assurances AS... Il se présenta devant l'entrée, et le gardien lui ouvrit la grille, obséquieux :

- Bonjour, monsieur Zorifedjan.

Condescendant, le « Zorf » lui répondit, vite expédié :

- Bonjour, Gaspard. Comment va ? Il est toujours là ?

Sans même attendre la réponse, il entama la pelouse à côté de l'allée principale, et tricota au pas de course vers la tour. La clef pointée, il pénétra dans le hall et monta par un escalier, au lieu d'utiliser un ascenseur...

Dans cette tour, logé dans la pénombre, la face à peine trahie par une luminosité bleuâtre, fantomatique, un autre homme se penchait sur l'écran d'un moniteur. Les stores baissés masquaient les larges baies du bureau. Il soupira, cliqua et se leva d'un coup. Discrètement, il écarta un peu un store et observa le parking en contrebas : les véhicules y étaient rares, le sien y était toujours. Il plissa une joue, d'un air entendu, et revint derrière le micro-ordinateur. Il lut un message qui clignotait, et retira alors un disque. Il l'emballa, le mit dans sa poche. Une fois fait, il s'étira, l'échine concave, puis se gratta la nuque un instant. Il leva le camp...

Le Zorf arriva à l'étage, la bouche sifflante, et progressa dans le corridor, à pas de chat. Il tenait maintenant une torche à la main, mais éteinte : les veilleuses dispensaient une clarté suffisante. Il se dirigea droit vers le bureau où visualisait le travailleur vespéral. Mais soudain, il s'engouffra dans le bureau attenant, il était temps... Dans l'entrebâillement, il observa. Un sillon creusait son front. L'homme qui sortit, n'était pas un sous-fifre et encore moins, un quidam : il s'agissait du chef comptable, mais il sortait à l'instant d'un autre bureau que le sien : celui du responsable « d'études et prospection ».

Le Zorf prenait son temps. Son client « escapé », il s'était mis en devoir de pointer ce qu'il avait cherché ; éventuellement aussi, ce qu'il avait copié : facile à vérifier ! Le service informatique avait reçu des consignes : depuis le constat de fuites, préjudiciables à l'entreprise, en accord avec le grand patron et à l'insu des employés, chaque ordinateur, y compris le serveur interne, listait ses activités, jour par jour, heure par heure ; et ; le service de sécurité épluchait, puis rendait compte... Il trouva vite : le chef comptable avait consulté le dossier du démarchage en direction des collectivités locales et des élus : domaine confidentiel s'il en était, dont l'accès était filtré. Il avait copié en outre leurs résultats pour certains caciques et leurs « fiefs ». Les modalités des accords passés avec la plupart était plutôt contraignantes pour AS... ; un peu spéciales, même dirons-nous ! ...

Au tintamarre du dehors, suivaient les tintements des couverts. Ils étaient autour d'une table ronde, dans un box, ceints de plantes vertes. L'endroit était chaleureux, du moins paraissait-il à Adeline qui se remettait petit à petit de son travail insipide, dans ce restaurant. Germain, en face d'elle, ne pouvait s'empêcher de plonger de temps à autre, un regard coquin dans son décolleté ; là où il entrevoyait des dessous pigeonnants. L'affaire était simple : cette jeune femme, au demeurant fort sympathique, était une mine de renseignements sur les coulisses de la compagnie AS... Mise au parfum par Marie, mise en confiance par la parenté avec les Fratousi, Adeline était loquace, une énergique commensale en quelque sorte si, paradoxalement, elle faisait montre d'un piètre appétit. L'ex-collaboratrice du défunt promoteur en apprenait aux compères de la P.J. plus qu'ils n'espéraient, et d'abord confirmait une solide réputation : celle du Zorf ! Le dirigeant d'AS... n'était pas seulement cynique et intrigant, mais en plus il était vil et goujat : bref ! une ordure de première. Adeline parlait de lui avec réticence, la mine révulsée, et Germain et Norbert suspectaient des raisons bien particulières, la suite le confirma... À la mort de Fratousi, son bureau avait été vidé de ses affaires, et la jeune femme avec elles, comme une vulgaire corbeille à papiers. Elle était descendue au service « expéditions » donc, maintenue dans son salaire comme le voulait la loi, mais pas dans ses fonctions. C'était à prendre ou à laisser... Voilà, nous étions en plein dans la tradition primitive : à la mort du chef, le suivaient au tombeau, ses femmes et domestiques ! Mais ce n'était

pas tout, plus sérieusement, cette mise à l'écart, pliée très prompte, était l'ouverture du sas pour éjection. L'action, directe, avait utilisé toutes les voies et permit à notre bon Zorf d'arriver comme Zorro... Et c'est là qu'on rentrait dans le vif du sujet ! Au bout du cours, quand du bout des lèvres, grisée par le bon vin, Adeline révéla toute l'étendue de son stigmat, les deux policiers éprouvèrent autant de dégoût que de pitié. « Ils étaient en train de m'usiner comme il dit, j'étais toute en pleurs quand il m'a trouvée, toute prête à l'écouter, alors il n'a pas eu de peine à s'approcher et c'est là qu'il m'a prise... » Le Zorf était assureur de la boîte où elle travaillait. Dans les parages ou à l'affût, ce jour-là, il l'avait réconfortée, sur un coin de lavabo, et depuis, il continuait à se soulager de temps en temps... En échange de sa passivité, il lui avait offert une place chez lui. Mais a priori, ce n'était pas simplement pour gratification, même s'il continuait à la « protéger »... Après une pause, Adeline reprit : « je ne sais pas pourquoi je reste, c'est l'enfer ! Je n'ai rien dit à personne... Où aller ? Tout le monde s'en fout... Personne ne le croirait... Il m'a menacé... On me mépriserait. Tout cela parce que monsieur Fratousi m'aimait bien. J'étais sensée partager ses secrets : des foutaises ! Il était très professionnel et savait garder les choses pour lui. Ils voulaient tout savoir là-dessus, les autres, avant, où j'étais « usinée », et maintenant avec Zorifedjan, c'est pareil : une vraie inquisition ! » Germain et Norbert s'efforçaient au tact, et ne laissaient rien paraître de leur vif intérêt, au-delà des convenances ; mais cela commençait à danser dans leurs têtes. Et puis des réflexions navrées leur venaient, à plein seau, en leur for intérieur : « En tout cas, cette pauvre fille, quelle déréliction ! ... Quelle bande de salauds quand même ! » La fin du repas fut moins détendue. Non, décidément, il y avait quelque chose d'infect et de parfaitement louche, dans cette histoire.

*

Là, c'était le bouquet final, elle laissa échapper un cri, mi ravie mi dépitée, et se laissa entraîner sans résistance vers son véhicule. Après l'avoir coincé dans le réduit à photocopies où, sans un mot, une jambe entre ses deux, il l'avait caressée tout un moment, son ami l'avait attendu sur le parking de la boîte. Elle débauchait tôt l'après-midi, en fin de semaine, et c'était certainement prévu. Il ne prenait plus vraiment le temps des préliminaires ou des prétextes, mais là, il semblait vraiment pressé. La semaine dernière, à peine sortie de la douche, il l'avait enlacée derechef encore nue, posée sur ses genoux et liée dans un souffle. Adeline n'en revenait pas et

pourtant elle aimait ça : sa manière de faire étalonnière, presque juvénile !

- Mais où on va comme ça ? Tu es fou ! Il faut que j'aille chercher la gosse à l'école maintenant.

- Passe un coup de fil ou je demande qu'on vienne la chercher.

- Mais enfin ! Laisse-moi, je te prie, tu peux bien attendre un peu...

- Après ! J'en ai marre de tes salades. Cela fait des jours que tu me promènes et j'ai pas l'habitude...Tu ne veux pas manger ? Hé bien ! on va discuter...

- Ben ! voyons, monsieur sait parler maintenant...Cela nous changera peut-être, tu ne penses qu'à la mettre d'ordinaire, et ce n'est pas ça, l'amour...

- Et c'est quoi alors ?

Il lui troussa la jupe et glissa une main profond... Elle se retint de le gifler, même pour rire . Cela n'aurait servi à rien qu'à l'exciter et puis il était au volant, à toujours conduire trop vite. Elle se contenta de retirer cette main, non sans la serrer longuement... Il y eut un moment de silence. Comme il ne disait rien, elle le regarda à nouveau et c'est là qu'elle comprit que quelque chose n'allait pas.

- Qu'est ce que tu as ? ...

- Ecoute, Adeline, il faut que je te parle sérieux, ce n'est pas pour ce que tu crois...

Il déglutit, visiblement gêné. Elle sourit et lui posa à son tour une main sur les genoux.

- Hé bien ! va-y, je t'écoute.

Elle tournait vers lui un regard d'ange.

- Ce mec : ton Zorf, je le connais depuis longtemps. On était ensemble à la fac. C'est un drôle de zozo et plus crado que tu ne le penses ! Il a souvent été mon rival, et cela a commencé tôt, dans les syndicats et même quand on sortait en boîte. Il m'a eu, moi, aussi, l'enchaînement s'est poursuivi plus d'une fois. Mais là, j'ai dû faire un gambit. Il me tient et c'est pour cela qu'il te tient aussi... Tu n'as pas eu cette place pour rien et pas seulement pour tes fesses ! Elle ressentit une piqure et se retourna, outragée :

- Et c'est maintenant que tu me dis ça ? et moi qui me taisais comme une gourde pour t'épargner un fard, et éviter ainsi de te mettre dans les embarras, déjà que tu es au chômage...

- Je sais, mais il y a un tas de choses que tu ignores et moins tu en sais, mieux c'est pour toi, surtout avec lui...Il m'a dit que tu as vu les flics hier, n'est-ce pas ?

- Comment ça ? Ce porc me suit et te fait donc des confidences ?

- Oui. Alors, ils t'ont posé des questions sur qui ?

L'humiliation fit tomber des plombs dans l'estomac d'Adeline et des barrières aussi s'effondrèrent. C'était une sensation étrange de vertige qui lui arrivait souvent en ce moment... Elle en eut tellement marre d'un coup, qu'elle abrégea sa douleur, un peu comme on zappe avant le final... Elle claqua violemment la face de son ami Jean et, dans un tête-à-queue, leur voiture alla en percuter une autre en face...

*

Cela s'était passé sous leurs yeux, Germain et Norbert en gardaient une trace d'émotion au tréfonds de l'âme. Ce qui ne les avait pas empêché de faire leur travail tout de suite après l'accident, c'est même eux qui avaient appelé les premiers secours et sécurisaient le périmètre, avant l'arrivée des « bleus » en uniforme ; peut-être qu'Adeline leur devait la vie, bien qu'elle fût salement amochée, se trouvant du côté qui avait cogné en premier. Son ami, choqué, lui, avait craqué peu après sa sortie de l'hôpital. Cela tombait bien car ils avaient quelques questions à lui poser. Il avait été vu en compagnie de Fratousi, dans un véhicule d'entreprise, la veille du jour où on avait retrouvé celui-ci dans sa gangue de béton, et dès le début, Germain avait suspecté que le promoteur n'avait pas glissé tout seul... À la fourchette entre soulagement et déprime donc, il s'était mis à table, l'ami Jean. C'est lui qui avait poussé Fratousi dans la bétonnière, carrément, et il avait une longue histoire à raconter... En bref, pour les développements attendus de cette affaire, Jean était mêlé à une sombre histoire de corruption et de prévarication, concernant des marchés publics, à grande échelle, dans les grandes largeurs, une qui avait mal tourné, puisqu'il y avait mort d'homme, et allait encore faire des remous et probablement remonter jusqu'à des étages supérieurs de la pyramide sociale. Ce qui était excitant, si l'on peut le considérer ainsi, c'est qu'on retrouvait le Zorf au milieu de l'atelier, et, en prime, il semblait bien être le fil de liage de l'écheveau. Germain, bien décidé à en découdre, tapota la pile des listings qu'il avait devant lui et dit à son compagnon :

- Bon ! je crois qu'il était temps d'aller mettre le grappin sur ce Zorf, je crois qu'on va se régaler avec lui !

- Ouais ! tu feras bien de faire gaffe dans les formes, il a les moyens de se payer un bon avocat, lui !

Norbert montra d'un air entendu l'écran devant lui :

- Et avec tous les bonhommes qui ont reçu leurs étrennes, il y a de quoi installer un paratonnerre pour nous autres !

- T'en fais pas, on n'y va pas tout seul, et s'il faut passer la main, on aura mis au moins le rôti au four !

Le désir rend fou et un homme frustré en vaut deux, pourtant si rapide à fondre ! Le Zorf avait le poste à souder depuis que sa Bianca lui réservait un compartiment froid ! Devenu si persuasif, qu'il n'avait plus à commander aux autres de se mettre à poil devant lui, il ne tirait jamais près de chez lui ou dans ses locaux, mais partout où il pouvait ailleurs, dans l'intermède ou le conciliabule, il passait en croupe et payait souvent l'addition, puis il emportait un petit souvenir... Ah ! ce qu'il était content quand il regardait ensuite sa petite collection à domicile qui croissait de mois en mois, et ça, personne ne le savait. Mais la Nature a ses folies et pas que celles promises par les chairs ! Lui, qui prévoyait tout sur les catastrophes, naturelles ou non, dans ses contrats maison, le Zorf n'entendit pas venir le vent, un certain jour, sur son toit. Pourtant il était au grenier et le vent sifflait fort. Si d'aucuns étaient à la messe, lui était certainement en contemplation... Ce fut une grande tempête qui a laissé des traces dans toute la région, mais le pire, s'il y a survécu, c'est qu'on rigole encore pour lui ! C'était pourtant une tornade terrible, cette nuit-là. On en parle encore dans les journaux. Hé bien ! imaginez cela : le Zorf fut retrouvé après le passage du grand remous, coincé dans une armoire de bureau, au milieu d'un amas de petites culottes : ses trophées de chasse ! Son grenier était sans toit, et lui, poussé dedans, quoique bien ébouriffé ! Il n'empêche ! la Nature ayant pris sur les comptes au Zorf, cela n'a pas empêché à d'autres de lui en demander après, l'armoire, c'était un acompte ! ...

© Jean-Jacques REY, 2009

www.jj-pat-rey.com